

STAR ou
 Ψ DE CASSIOPÉE

PRÉPARATION ÉDITORIALE
Philippe Éthuin, Guillaume Vissac

COUVERTURE ET MISE EN PAGES
Roxane Lecomte

DÉPÔT LÉGAL
septembre 2018

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 9782371775572

ISSN 2491-1674

© 2018 éditions publie. net

© papier + epub, marque déposée des éditions publie. net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

ARCHÉOSF et PUBLIE.NET

présentent

STAR ou Ψ DE CASSIOPÉE

CHARLEMAGNE ISCHIR DEFONTENAY

*Histoire merveilleuse de l'un des mondes de l'espace, nature singulière,
coutumes, voyages, littérature starienne, poèmes et comédies.*

TRADUIT DU STARIEN

Fantasia (1854)



Présentation

PAR PHILIPPE ÉTHUIN



Premier space opera

L'histoire d'une planète sur laquelle brillent quatre soleils, de ses cinq satellites et leurs habitants, des vaisseaux qui voyagent entre ces astres, des civilisations qui naissent, se développent, meurent, renaissent, la colonisation des satellites de la planète, une culture et une littérature extra-terrestres, la création d'une fédération interplanétaire, l'immersion du lecteur dans un univers situé du côté de la constellation de Cassiopée... tous les ingrédients d'un *space opera* n'est-ce pas ? Et pourtant nous sommes en 1854...

On doit en effet au chirurgien Charlemagne-Ischir Defontenay (1819-1856) un unique roman *Star ou ψ de Cassiopée* qui est le premier véritable *space opera*. Si *L'Histoire véritable* de Lucien de Samosate narrait, en 180 de notre ère, les conflits entre la Lune et le Soleil, et si Cyrano de Bergerac se livrait dans *L'Histoire des États et Empires de la Lune* à une satire de son époque, le projet de Defontenay est bien plus ambitieux : l'espace devient le lieu de l'action et il sera suivi plusieurs décennies plus tard par de nombreux auteurs.

Publié pour la première fois en 1854, il est redécouvert en 1949 par Raymond Queneau.

Le titre complet, *Star ou ψ de Cassiopée, histoire merveilleuse de l'un des mondes de l'espace, nature singulière, coutumes, voyages, littérature starienne, poèmes et comédies traduits du starien*, annonce le projet global de Defontenay et le situe clairement dans cette catégorie que l'on nomme depuis 1941 *space opera*. Ce n'est pourtant pas du western spatial mais bien la description géo-historique d'un monde situé du côté de Cassiopée.

L'ouvrage ne néglige pas les ficelles habituelles de l'époque avec la découverte par le narrateur dans les montagnes de l'Himalaya d'un « bolide » dans lequel se trouvent plusieurs livres et des manuscrits d'origine inconnue qui se révèlent, au bout de deux ans d'efforts de traduction, être la correspondance entre deux sages stariens.



Star ou ψ de Cassiopée est un livre total qui présente l'ensemble de l'univers starien. Le système stellaire, la faune et la flore de la planète Star, ses satellites occupent le premier livre. Le second livre raconte l'histoire ancienne de Star et de ses civilisations ravagées par une forme de peste et par des égorgeurs fanatiques qui ne sont pas loin de détruire les Stariens. Grâce à l'invention de l'abare, un vaisseau spatial, et sous la conduite de Ramzuel, les Stariens quittent la planète mère pour ses satellites. Le troisième livre nous parle de l'exploration des cinq satellites de Star. Le quatrième livre est consacré à la recolonisation de Star menée par les Néo-Stariens et le dernier au voyage d'un Tassulien (habitant d'un des satellites de Star) dans la ville de Tasbar. Le tout est entrecoupé de pièces de la littérature starienne avec de la poésie et du théâtre. *Star ou ψ de Cassiopée* propose un univers cohérent qui s'éloigne de notre monde de référence et l'on peut affirmer que « ce roman est le creuset, d'une part, des recherches scientifiques de l'époque (notamment l'évolutionnisme lamarckien et la pluralité des mondes), et d'autre part, des théories sociales utopiques comme le socialisme saint-simonien et l'harmonie de la cosmogonie fouriériste au sein de la nature.¹ »

Comme souvent dans la littérature d'imagination du XIX^e siècle, l'auteur ne dédaigne effectivement pas d'évoquer les aspects législatifs et moraux mais il termine son œuvre sous le signe de l'évasion et de l'imaginaire : « Puissent ces récits d'un autre monde vous avoir fait oublier un instant les misères de celui-ci ».

1 Nadia Minerva, *Jules Verne aux confins de l'utopie*, éditions L'Harmattan, 2001, p. 178.



STAR ou
Ψ DE CASSIOPÉE



INTRODUCTION



Origine



I.

Va !
Car déjà
De l'Himalaya
Les plus hauts sommets sont là
Devant nous. Et l'Inde ;... la voilà
Sous nos pieds !... Montons par là.
Tiens ! au ciel, Brahma
S'éleva
Là !

II.

Et l'indien montrait, dans un groupe de cimes,
Par-dessus tous les monts, le front des blocs sublimes.
Devant eux tout Mogol fléchissant le genou
Croit adorer les pas du Jupiter indou ;
Car les traditions du Thibet et du Scinde
Enseignent que Brahma, suivant à travers l'Inde
Du long Himalaya la rampe de granit,
Sur ces rochers parfois s'élançait au Zénith,

III.

Sans différer nous prenons la route
Que de la main mon guide indiquait.
La course d'un jour devait sans aucun doute



Nous mener au pied du mont qu'il me marquait
Comme le but de notre voyage.
Nous franchîmes donc pendant quelques instants
Plusieurs ravins d'un périlleux passage ;
Puis le jour baissant, nous gagnâmes à temps
Un frais plateau diapré de verdure
Où nous devons passer la nuit.
Lorsque j'eus pris quelque nourriture,
Je m'endormis du sommeil qui suit
Ordinairement l'extrême lassitude,
En dépit du bruit qui parfois m'effraya,
Car les cris du vent dans cette solitude
Étaient répétés sur tout l'Himalaya.

IV.

Quand je me réveillai, le soleil déjà de sa clarté
Illuminait l'Asie au loin. Un jour pur et limpide
Prolongeait le regard jusqu'à l'horizon agrandi.
Car de ce tertre riant au front des cimes adossé
L'Inde se déroulait, et devant mes yeux se retraçaient,
Des sommets du mont géant aux limbes de l'espace,
Les étages divers des riches climats que je sortais
D'explorer. C'étaient d'abord dans l'infini lointain
Des forêts d'où jaillissaient des touffes de palmiers ;
Puis, des champs sinueux, où les villages, par essais
Groupés, nous semblaient faire à cette heure miroiter
Les minarets si capricieux des pagodes indoues.
Au contraire, à l'Occident, au pied de la montagne
Un sol abrupt, ainsi qu'un vaste abîme se creusait,
Entr'ouvrait l'écrin où brille la perle de l'Asie :
Mes yeux découvraient Cachemire au sein de sa vallée.
L'effroi vint vraiment m'assaillir quand je mesurai
Dans ce moment les profondeurs immenses, le grand vide
Accumulé sous mes pieds dans une marche de deux mois



Qui vit escalader les versants méridionaux
Du long Himalaya. Puis, un instant je regardai,
Enfin, ces plateaux comme un vaste escalier monstre
Disposés sur ces monts en pyramide sculptés,
Qui faisaient surgir au ciel une suite de degrés
Taillés par Brahma, presque à la mesure de ses pas.

V.

Mais bientôt la voix de mon guide,
Qui murmurait contre l'inaction
Où j'étais resté, me décide
À terminer la longue ascension,
Dont nous avons fixé le terme.
Nous nous mettons pleins d'ardeur en chemin,
Gravissant tous deux d'un pas ferme
Le plan rugueux des pentes du terrain.
Un froid vif glaçait l'atmosphère,
Et cependant un radieux soleil
Sur nos fronts perpendiculaire
Planait aux cieux dans un azur vermeil.
Par des sentiers impraticables
Rampant, grim pant, nous parvînmes bientôt
Devant des glaciers formidables,
Triple rempart, qui défendait l'assaut
Du mont où Brahma se dérobe
Aux yeux mortels ; de ce mont redouté,
Le point culminant de ce globe,
Par un Dieu seul jusqu'alors fréquenté.

VI.

Quand je me vis si haut perdu dans ce désert,
Aux célestes confins du monde et du chaos,



J'eus voulu reculer. La sainteté sauvage
De ces altiers sommets glaçait tout mon courage.
Alors notre voyage
Me semblait un outrage
Aux puissances du ciel que nous venions tenter
Si près de leur séjour... Et moi, courbant le front
Sous tant de majesté, j'allais céder la place,
Quand je vis dans les traits de l'Indien l'audace
Briller. Son œil embrasse
Avidement l'espace
Qui le sépare encor des extrêmes hauteurs
De l'univers connu. Car jamais montagnard
Ne s'était vu si proche
De la lugubre roche
Que l'Indostan, au loin, regarde avec effroi.
D'un tel succès son âme
S'applaudissant, s'enflamme,
S'exalte d'un désir d'immense vanité ;
L'orgueil lui persuade
De tenter l'escalade
Des monts dont les hauteurs plongeaient dans l'inconnu.
« Pauvre idiot qui tremble !
» Reste si bon te semble,
» Dit-il avec dédain. Moi je vais au plus haut
» Des sommets de la terre
» Pénétrer le mystère
» Dont s'entourent les dieux. S'élever, se grandir,
» N'est-ce pas ce qu'envie
» L'homme toute sa vie ?
» Le ciel est là si près !... Oui, je veux, pénétrant
» Aux demeures suprêmes,
» Dérober les problèmes
» Enfermés dans leur sein. Qui sait si, comme Dieu,
» Là ! j'allais tout connaître ;



» Dieu je serais... peut-être¹ !...
 » Quelle tentation ! quand le ciel est si près
 » Qu'il semble qu'on y touche !...
 Et ces mots de sa bouche
 À peine étaient sortis, qu'il s'élançait inspiré.
 D'une main sacrilège
 Dans ces rochers de neige
 Il se fraie un sentier. Je suivis du regard
 Sa sublime démençance ;
 Et pendant qu'il s'avance,
 Il me semblait d'en bas voir luttant, suspendu
 Aux flancs de l'Olympe irritée,
 Quelque Titan, ou Prométhée.

VII.

Sur le plan presque droit, de tout accident
 Lisse,
 Qui découpe le mont, son pas ascendant
 Glisse.
 Il s'élève, il gravit... Et je vis sa main
 Prête
 Un moment à saisir le front du divin
 Faîte !...
 Avant qu'il fit un pas, au milieu des airs
 Passent
 Les plus sinistres bruits ; de rouges éclairs
 Chassent
 Dans un sillon de flamme un orbe de feu :
 Nue
 Que le souffle rapide et vengeur d'un Dieu
 Rue.

1 Les Indiens croient qu'on peut s'élever, par ses travaux ou par la pénitence, jusqu'à être une des puissances du ciel, jusqu'à détrôner un dieu.



Quelle pierre arrachée au dôme éternel,
Trombe,
Poussais-tu ? ton flanc s'ouvre !... un fragment du ciel
Tombe,
Rompt le Pic de Brahma. Le mont fracassé
Croule,
Et l'Indien, horreur ! du sommet lancé
Roule !

VIII.

Le Bolide en morceaux saute avec le granit,
Et les blocs furibonds, bondissant sur ma tête,
De leurs pesants débris brisent les hauts glaciers.
De vieux nids d'aigles roux roulaient dans les torrents ;
L'avalanche versait ses rochers, et sa neige
Renversant tout, frappant, pendant qu'elle grondait.
Oh ! je ne la vis pas passer à mes côtés,
Car mes yeux se fermaient ; mais je sentis un souffle,
Un jet d'air convulsif siffler à mes oreilles...

Puis le bruit descendant, dans les fonds s'éteignit.

IX.

Le lendemain,
En suivant de nouveau, mais tout seul, le chemin
Qui des sommets de ces montagnes
Devait me ramener dans les chaudes campagnes
De l'Inde, qu'inondait un soleil plantureux,
Je rencontrai sur un tertre pierreux,
Au milieu d'un amas de neige grise et blanche
Poussé jusque-là par l'avalanche,
Un bloc étrange, terne et d'un sombre métal.



Son arête émoussée au contour inégal
Portait encor sur sa crête sanglante
Les lambeaux écrasés d'une chair pantelante.
Mon cœur navré reconnut tristement,
Dans cette pierre, un lourd fragment
Du fulgurant Aérolithe
Qui frappa l'Indien atteignant la limite
Qu'un Dieu, des champs du ciel le gardien et l'appui,
Traça d'un trait de foudre, entre ce monde et lui.



Découverte



I.

Malgré mon froid dégoût pour ce hideux spectacle, la curiosité me poussait cependant à faire l'examen de la masse céleste qui pendant un instant avait pesé peut-être dans la main de Brahma, ou qui du moins au ciel avait longtemps erré dans les flots supérieurs de la mer des étoiles.

II.

Je déblayai la neige dans laquelle gisait cette pierre du ciel, et je pus voir alors la tranche micacée et quelque peu rugueuse de sa cassure ornée des plus vives paillettes. En déblayant toujours, j'aperçus chose étrange ! La coupe ainsi brisée de cet Aérolithe décrivait l'ouverture d'une excavation creusée en sa substance : Cavité régulière dont la partie absente se retrouvait sans doute dans les fragments perdus ou broyés dans la chute.

III.

Le Bolide était creux !.....

Quelle était cette roche échappée aux volcans d'une sphère inconnue ? D'où venait-elle ainsi ? Était-ce des montagnes désertes de la lune ? ou, chassée à distance par le scintillement d'une étoile qui roule dans le torrent des mondes, a-t-elle, fatiguée, choisi ce globe étroit pour s'y réfugier ?

Pourquoi ces flancs creusés, cette excavation dont les parois cubiques brillent d'un éclat sombre ?

Mon esprit s'abîmait dans ses incertitudes !...



IV.

Je déblayai la neige en cherchant à l'entour.

Je pouvais espérer que les restes épars, les débris du Bolide viendraient enfin m'apprendre à quel fragment de roche ou de construction s'ajustait cette pierre...

Or, je ne vis plus trace du bloc tombé des cieux ; ses éclats en roulant s'étaient perdus sans doute au fond des précipices.

V.

Seulement, en suivant la pente des rochers, mon pied vint se heurter contre un objet sonore. Un coffret métallique finement travaillé reposait dans le sable. Son couvercle incliné comme un large pupitre était historié de figures bizarres.

VI.

Dans les sentiers déserts des monts Himalaya cet objet transporté recelait un mystère !

Je cherchai par l'étude des signes ciselés sur l'étrange cassette à fixer l'origine d'un semblable trésor, oubliant le Bolide qui montrait ses flancs creux à quelques pas de là.

VII.

Or, mon incertitude croissant de plus en plus, je saisis mon poignard pour briser les liens qui retenaient soudées les lames du pupitre.

Encore un mince effort, et ces lames disjointes allaient se détacher...

J'hésitai cependant, car mon cœur avec force battait dans ma poitrine !



Que pouvait renfermer cet objet enfoui aux froides régions des grands monts de l'Asie, aux plus hautes limites de la terre habitée ?

Étaient-ce les plats d'or des Dieux de Bénarès ? La mitre d'un grand-prêtre du temple de Bouddha, ou bien les diamants du trône des Mogols ? Dis ! terre de Golconde qui caches dans ton sein des brillants tous de flammes, ai-je trouvé l'écrin où ton Rajah cupide a mis tes escarboucles les plus étincelantes ?

Et l'esprit enivré du merveilleux délire de ces rêves dorés, oh ! j'eus peur un instant d'être aveuglé des feux qu'un rayon de soleil pouvait faire jaillir du foyer de richesses renfermé dans ma main.

Toutefois, en cherchant à chasser de mon âme ces splendides chimères ; le lieu, l'objet, l'aspect me faisaient pressentir quelque rare trésor.

J'ouvris en palpitant !

VIII.

Je trouvai plusieurs livres, avec un petit nombre de papiers manuscrits...

IX.

Il me fut impossible de deviner la langue parlée en ces écrits. Je n'y pus reconnaître les signes du langage d'une des nations qui pivotent autour des monts Himalaya.

De tant d'événements et d'étranges mystères inquiet, curieux, je résolus dès lors de me charger du coffre. C'était un grand dessein, car ma vie aurait là un immense secret sans doute à pénétrer.



X.

Avant de m'éloigner mon regard se porta une dernière fois
sur cette scène abrupte depuis deux jours, deux siècles, soli-
taire témoin de mes longues angoisses.

Pyramide brisée, le pic décapité paraissait épancher au
versant des montagnes sa neigeuse traînée.

Le Bolide gisait, sa cavité béante regardant le coffret à
mes pieds déposé.

XI.

En fermant le pupitre que j'allais emporter, à l'un de ses cô-
tés, je crus voir une tache de sang noir desséché, pareille aux
teintes sombres que j'avais remarquées sur la pierre céleste...

Des lambeaux de sa chair fixés sur le Bolide, le sang de l'In-
dien avait-il pu jaillir jusqu'à cette distance ?...



Les livres stariens



La déclivité des sentiers était encore obstruée par des monticules de neige, ou entrecoupée de petites roches dressées en écueils. Porteur du fardeau dont je m'étais chargé aux sommets supérieurs de la montagne, je descendis deux jours encore, avant de retrouver la caverne où les guides indiens ont coutume de faire déposer aux voyageurs qui montent la portion des provisions de bouche dont le poids les surchargerait. J'y arrivai mourant de fatigue et de faim ; car je ne possédais plus dans ma gibecière que quelques croûtes de pain desséché que j'étais obligé de faire ramollir dans de l'eau de neige.

Je me reposai un demi-jour ; et l'esprit encore tout rempli des scènes qui l'avaient épouvanté naguère, j'ouvris le pupitre dont j'étais devenu le possesseur. Il était d'un bois précieux, recouvert d'une enveloppe de métal ciselé. J'en tirai quelques-uns des livres et des manuscrits qu'il contenait. Ce n'était ni du persan, ni du thibétain, ni de l'indou, ni même du chinois ou du sanscrit. L'alignement horizontal et la liaison cursive des caractères les rapprochaient plutôt de ceux qu'emploient les nations européennes. Le papier, surtout, était tel que jamais je n'en avais vu d'un tissu aussi serré et aussi compacte.

Je me crus sur la trace de quelque grand mystère historique ou d'un secret diplomatique important.

Mon retour s'effectua au milieu de phases et d'événements divers. Je n'ai rien à en rapporter ici.

Revenu à mes études, je me retrouvais toujours en face de cette bibliothèque écrite en une langue inconnue, même aux archéologues et aux linguistes les plus exercés.

Je cherchai, je cherchai. Car grand était l'attrait qui me poussait à deviner la signification de ces lignes dont mes regards ne pouvaient se détacher.

J'eus le courage de recommencer méthodiquement, patiemment, pour cet idiome étrange, les travaux d'un Champollion.



Après six mois de recherches, j'avais trouvé l'alphabet, et je pus enfin assembler, articuler les mots. Dès ce moment je ne me donnai ni cesse, ni relâche avant d'être parvenu à déchiffrer le sens de quelques passages des manuscrits, et surtout des livres qui me paraissaient contenir une histoire, une science ignorée.

Quand deux années d'efforts, d'attention et d'études m'eurent initié au mécanisme de ce langage et ouvert les secrets de la traduction, pendant quelques jours, il se passa en mon âme un tumulte de doutes, d'angoisses et d'hésitations infinies.

À mesure que je pénétrais le sens de ces ouvrages, un suprême vertige me tenait haletant.

Jugez-en :

Je cherchais avidement quelques passages de ces livres que je pusse rapporter au courant de mes connaissances, et en expliquant, en traduisant toujours, je ne trouvais rien ni des hommes, ni des choses de ce monde. Il n'y était question ni de sciences, ni de mœurs, ni de faits semblables aux sciences, mœurs et faits de cette terre ; mais je débrouillais, en étudiant, une histoire, des sciences, un monde auquel le nôtre paraissait inconnu.

Alors, je me rappelai les circonstances au milieu desquelles j'avais fait la découverte de ces livres dans les solitudes de l'Himalaya : ce pupitre teint du sang de l'Indien écrasé par la chute de l'Aérolithe : cette pierre céleste qui, en se brisant, avait laissé paraître une cavité intérieure, dont la moitié au moins devait appartenir à un autre quartier de roc perdu dans les neiges de la montagne. Ah ! je n'en pouvais douter ; le coffre que j'avais rencontré à quelques pas du Bolide était renfermé dans ses flancs. Mon ambitieux délire m'avait fait espérer un trésor dans cette boîte de métal ; et elle contenait tout un autre univers.

Je voulus vite apprendre à quel être intelligent avaient appartenu ces livres, dans le globe de l'espace dont l'Aérolithe avait été sans doute une parcelle détachée, et, surtout, à quelles mains je devais ces manuscrits, que j'avais reconnus déjà en grande partie être extraits de la correspondance de deux amis, de deux sages.

Or, voici ce que m'apprit la lecture attentive de ces papiers : Ce pupitre avait appartenu à un magistrat suprême d'une grande



nation de l'un de ces mondes que la voûte étoilée nous montre la nuit semés dans le grand vide, dans l'immensité des cieux.

Loin du tumulte et des passions de ses semblables, il s'était choisi une retraite dans une habitation creusée dans le roc d'une montagne tourmentée quelquefois par des secousses volcaniques. Là, dans un réduit taillé à même le porphyre, il plaçait habituellement le pupitre dépositaire de ses livres les plus chéris, et surtout de ses pensées manuscrites les plus intimes. J'inférai de ces détails et de ces circonstances qu'un cratère avait pu s'ouvrir sur la partie de la montagne où était construite l'habitation du sage, et que, dans une effroyable éruption, ses bouches de feu avaient lancé à une distance infinie les dalles qui avaient formé de ce côté la croûte extérieure du volcan.

Qui pourrait dire combien de temps ces pierres ballottées entre les mondes sont restées errantes, jusqu'à ce que une attraction puissante ou un souffle divin vint les précipiter, sur une planète obscure comme la nôtre, mais peut-être aussi dans le sein d'un soleil éclatant de lumière ?

Ce ne fut que lorsque j'eus consulté la partie astronomique et cosmographique de mes documents transtellaires, que je crus devoir assigner la place occupée par le monde qu'il m'était donné d'étudier. Au milieu de cet océan de soleils visibles et observables, la disposition et la pluralité des globes lumineux dans un même tourbillon ou système planétaire, me fit penser qu'il devait se trouver dans l'étoile désignée dans les catalogues sous le nom de « psi » de la constellation de Cassiopée : ce groupe bizarre d'étoiles, dont les cinq plus grandes marquent les angles d'un zigzag presque régulier.

J'ai laissé à ce monde le nom de *Star*, qui est à peu près l'énoncé du mot Terre dans le langage que j'ai sous les yeux.

Il m'a fallu rassembler dans ce livre la substance des livres stariens que j'ai traduits ; peut-être trouvera-t-on que je l'ai fait avec moins de méthode que de fantaisie.

Fin de l'introduction

